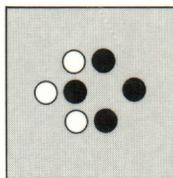


Daniel Oster

# Dans l'intervalle

Roman



P.O.L







Dans l'intervalle

DU MÊME AUTEUR

*Romans*

Des lieux inhabitables, *Seuil*

Une terreur précieuse, *Seuil*

On ne se refait pas, *Seuil*

L'Ouverture des terres, *Seuil*

*Poésie*

La poésie n'est pas une messe, *Wurms*

Les aventures du capitaine Cook, *Seghers*

*Essais*

Jean Cayrol et son œuvre, *Seuil*

Jean Cayrol, *Seghers*

Guillaume Apollinaire, *Seghers*

Monsieur Valéry, *Seuil*

Passages de Zénon, *Seuil*

*Editions*

Montesquieu, Œuvres complètes, *Seuil*

Balzac, Splendeurs et misères des courtisanes, *Presses de la Renaissance*

Lautréamont, Œuvres complètes, *Presses de la Renaissance*

Daniel Oster

# Dans l'intervalle

roman

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L. éditeur, 1987  
ISBN : 2-86744-084-X

A Adrian Leverkühn



*Il y a certes deux labyrinthes de l'esprit humain : l'un concerne la composition du continu ; le second la nature de la liberté ; et ils prennent leur source à ce même infini.*

Leibniz

*Revenant à M. Teste, et observant que l'existence d'un type de cette espèce ne pourrait se prolonger dans le réel pendant plus de quelques quarts d'heure, je dis que le problème de cette existence et de sa durée suffit à lui donner une sorte de vie.*

Paul Valéry

*Partout, la redoutable importance de ce qui n'est pas — de ce qui n'est plus ou de ce qui n'est pas encore — donne support à ce qui nous frappe.*

Jean Tardieu



## TESTE I

Quand j'avais douze ans je voyais la littérature comme ceci : un homme se mettait devant sa table et peu à peu du monde opaque suintait une sorte d'humidité, qui était la vérité.

J'ai depuis appris qu'il n'en est rien et que cette chose n'est jamais advenue. Ce qui suinte c'est l'opacité.

D'autres illusions me déposèrent à la frontière d'un pays où la stupeur tient lieu de tout.

C'est elle qui franchit les montagnes, jette des passerelles sur les fleuves en crue, préserve du vertige comme de l'hallucination.

Elle est désormais mon épouse et mon garde du corps, jamais je ne m'en séparerai.

Pourtant j'écris.

J'écris pour savoir quel narrateur je ne serai pas et de quelle biographie je resterai la proie pour l'ombre.

J'écris pour glisser mes intervalles dans les interstices laissés par d'autres.

J'écris parce que l'histoire d'un homme est la seconde qui s'écoule entre deux pas faits par un voyageur.

Et ce voyageur c'est lui.

Mon frère de lait — mon frère d'encre — ne s'appelle pas Hölderlin, ni Rimbaud, ni Joyce, ni Kafka, ni Pasolini, ni

Nabokov. Comment oserais-je me projeter dans ces figures tutélaires, moi qui ne puis pas même me projeter dans la mienne ? Mon frère de lait, mon frère d'encre, est un héros sans écriture né de l'écriture et de l'absence d'écriture. On ne connaît de lui que quelques minutes d'une existence qui fut brève, deux ou trois gestes, une voix sourde, les traits estompés d'un visage anonyme, le témoignage d'un ami, la tendresse lucide d'une épouse. Il s'appelle Edmond Teste.

Je pense à Edmond Teste comme à un long combat contre l'inceste. Quelque chose qui lui fait horreur, qu'il enfouit, qui devient en lui un espacement, transformant sa vie en histoire brisée. Quelle secrète ambition, quel remords ?

Tapi quelque part dans l'œuvre, dissimulé, ce *Journal* d'Emma, nièce de Monsieur Teste : « Je me regarde au bain, je me dis : mon corps est-il à moi ? » Emma au bain, elle devait avoir dix ans, Teste la surprend, adolescent, se surprend, en reste déconcerté à jamais. Emilie ignorera tout de cette petite fille aux cheveux bruns terrifiée par la pensée que sa mère l'a vomie, et qui, à trente ans, dans une clinique psychiatrique, un sanatorium, jettera sur un bout d'enveloppe cette phrase en partie énigmatique : « L'ordure va aux ordures, l'enfant à la vie, les phrases au néant. » Ordures, vie, néant, aucun récit n'en viendrait à bout. Aucun sommeil. Aucune révolte. Teste a perdu de vue la petite Emma dès l'instant où il l'a vue, comme il y a des assassins qui, leur crime perpétré, redeviennent innocents.

- Et lui, comment était-il ? Vous l'avez vu ? Ne me dites pas qu'il pleurait !
- Ces choses-là, ces postures, en de pareils moments, ont besoin du regard impassible d'un serviteur.
- Un vieux serviteur gâteux.
- Oui et sarcastique.
- Ou du regard mouillé d'une servante qui, par affection,

hoquette du malheur de son maître.

C'est à moi qu'il revient de me lier à Teste comme Pasolini le fut à Gramsci : *dans les cendres*.

J'écris du point de vue de la cendre.

J'ai été aujourd'hui ému jusqu'aux larmes, ému dans ma conscience jusqu'aux larmes, en lisant les pages où Pasolini évoque ce que dut être la douleur du jeune Gramsci quand — après avoir intériorisé tout le purisme humaniste et emphatique de la langue commune, il se sentit incapable ensuite de « se débarrasser de cette langue inapte à exprimer autre chose que des sentiments ».

Dans *Vie Nuove*, à peu près à la même époque (1965), Pasolini avait déjà écrit la même phrase mais il avait ajouté après *sentiments* : « Vrais quand ils étaient vrais, c'est-à-dire rarement », ce qui limite considérablement tout optimisme sur le style : on ne fait pas ce qu'on veut avec ses sentiments, ne serait-ce qu'à cause de la langue qui est tout à fait autre chose. De sorte que, acculé par un lecteur qui voudrait bien l'envoyer dans les cordes de la sincérité et de l'inspiration, Pasolini rétorque d'un ton sec mais amène : « L'inspiration est un acte critique, un contrôle permanent exercé sur la réalité historique dans ses contradictions réelles et apparentes. » Autrement dit, il faut pour écrire se lever de bonne heure parce que la langue des autres, qui est aussi la nôtre, est encore plus matinale.

1853 Naissance de Teste

1860 Naissance d'Emilie

1869 Naissance d'André Gide

1871 Naissance de Paul Valéry

1876 Teste répétiteur, rencontre Emilie

1878 Mariage de Teste et Emilie

1880 Teste travaille dans un ministère

1882 Teste et Emilie rencontrent Ettore Schmitz à Trieste

1891 Début de la correspondance Gide-Valéry

1892 Maladie de Teste, séjour dans un sanatorium

1894 Teste rencontre le narrateur de la *Soirée*

Mon livre sur Teste devrait être un livre sur la modification de soi.

Si j'avais à « résumer » Wittgenstein, je dirais : il a fait de la modification de soi la condition de toutes les modifications.

Personne ne peut dire : je me suis modifié, mais certains peuvent dire : j'ai formé le projet de me modifier et je m'y suis pris de telle ou telle façon. Celui qui se met en mouvement dans cette direction sera désormais lié à lui-même par un pacte sans rupture possible. La seule chose qu'il ne pourra plus jamais modifier.

1876

A vingt-trois ans, Teste était républicain, bouddhiste, encore un peu saint-simonien, très entiché de M. Comte et, n'ayant ni rente ni envie de quelque métier, sauf d'aller construire des voies ferrées en Ethiopie et de dresser des cartes, il venait d'être engagé comme surveillant des études à l'Ecole alsacienne. M. Brunig, le directeur des basses classes, exigeait qu'il portât la redingote boutonnée jusqu'au col, mais tolérait qu'il mesurât des doigts en comptant jusqu'à douze, sur le bureau, son rêve inaccessible de bonheur que tempérait son goût du néant final. Se souvenant qu'un poète avait failli devenir président de la République, M. Brunig considérait comme un devoir civique, sans parler de la prudence la plus élémentaire, de ménager un jeune homme qui, pour deux mille francs par an, déposait son âme dans l'urne de l'alexandrin en relevant des gribouillages. La proximité de la rue de Condé et de l'Ecole alsacienne facilitait les rencontres. Au Luxembourg, Emilie lâchait Théo qui se ruait comme un fauve entre les marronniers. Tandis que son jeune frère pourchassait les oiseaux et les filles, Emilie se laissait conduire jusqu'à la fontaine Médicis où, assis sur un banc de pierre, la contemplation de l'eau, son imperceptible

balancement, sa quasi-immobilité en fait, leur inspiraient des considérations puisées aux meilleures sources.

Emilie Paturot à Albertine Z.

Quel chemin parcouru, ma chère enfant, depuis nos dernières vacances au Raincy ! Quand je pense à ces derniers jours, il me semble qu'un siècle devrait s'être passé, et même que je ne devrais plus être la même Emilie que tu as connue il y a dix mois et qui te chipait tes petites culottes quand tu étais au bain. Adieu nos parties de cache-cache et de cache-tampon ! Tout cela est bien passé ! Notre enfance ne reviendra plus, la mienne en tout cas. Me voici quasi-mère de famille, ma chère. Il est sûr qu'une telle nouvelle aura de quoi te faire tomber à la renverse mais qu'y puis-je ? n'avons-nous pas juré de nous dire tout ? Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais cela s'est fait. Je te raconterai les détails de vive voix, si du moins tu peux les entendre car je n'aimerais pas offusquer ta pudeur de jeune fille (je te respecte). Sache seulement que l'Homme existe ! Il porte une redingote qui lui prend bien la taille, des chaussures vernies et un pantalon gris sombre, enfin il est vêtu comme tout le monde, quoique toujours un peu fripé. C'est qu'il n'a plus sa mère pour veiller sur lui, ni même, je crois, son père. Avec ça l'Homme est gentil quoique taciturne, ou taciturne quoique gentil, comme tu voudras. Je l'ai connu dans la rue ou plus exactement en bas du grand kiosque au jardin du Luxembourg, d'où j'étais tombée en me foulant sérieusement la cheville. Le monsieur qui m'a relevée me fit figure de Sauveur ou de Prince, tu me comprends. C'est presque dans ses bras qu'il me recueillit et me transporta avec délicatesse jusqu'à mes parents (la rue de Condé n'est pas loin). Forcément, sur le chemin, sa moustache et ses lèvres ne furent pas trop éloignées de mon visage et je vis bien qu'il avait pâli et que ses narines frémissaient. Je ressentis quant à moi, si tu veux le savoir, un bonheur. Pour me faire passer plus vite la douleur, il eut la bonne idée de me noyer dans un compliment où il me comparait à un Icare demoiselle tombé du Kiosque comme une note de musique. Il faut dire aussi qu'il est répétiteur à l'Ecole alsacienne et... poète ! Ed-

mond — il s'appelle Edmond — écrit des vers comme M. Hugo et M. Hérédia, le soir dans sa chambre, et les envoie aux journaux qui ne les publient pas. L'Homme est sensible et ses vers — il m'en a lu des cahiers entiers — sont charmants (je ne comprends pas tout). Depuis qu'il me connaît son inspiration a changé du tout au tout, elle est devenue plus abondante et, j'ose le dire, encore plus intéressante. Ci-joint je te recopie une poésie bien romantique qu'il m'a fait parvenir hier par le moyen dont nous sommes convenus, mais chut ! Si tu la trouves jolie, j'en serai contente, mais si tu ne l'aimes pas, sache que je m'en moque.

Que penses-tu de tout ça ? Je suis trop bouleversée pour t'écrire une lettre bien ordonnée avec le récit des événements dans l'ordre chronologique. Surtout n'en parle à personne et *ne me réponds pas !* Je tremble à la pensée que mes chers parents, que j'aime tant, puissent apprendre quelque chose (et *cette chose !*). Ma mère en mourrait, et mon père, qui est déjà un peu fou, sombrerait dans le délire ! Quant à mon petit frère, il irait se jeter dans le bassin du Luxembourg, où il y a ces gros poissons rouges qui nous faisaient si peur autrefois et qui maintenant est tout rempli de mon image et de celle d'Edmond. En attendant ne m'oublie pas dans tes prières et pense à ta petite Emilie qui te serre sur son cœur où il y a de la place pour deux, et même davantage.

Emilie Paturot

1878

Quand Teste la sauta dans un champ de luzerne derrière la propriété des Paturot, au Raincy, Emilie avait seize ans et ne connaissait du monde que son miroir et les romans de Lamartine. Après que Teste se fut écarté d'Emilie, un rossignol vint se poser près d'elle sur la branche d'un buisson, mais ne chanta point. Emilie fondit brièvement en larmes. Teste faisait l'amour en silence, avec une ardeur machinale dont Emilie, plus tard, apprit à jouir comme on jouit d'un savoir ou d'une vérité. Le plus souvent il se glissait contre ses reins et la prenait en retenant son souffle, presque maussade, avant de se rejeter sur

le dos, écartelé. A seize ans, Emilie cessa brusquement d'être une héroïne sans pouvoir se résoudre à se priver du souvenir de cette brûlure d'un après-midi de printemps dont elle se fit un récit, puis, comme elle vieillissait, une épopée. Ce jour-là Teste redressa son grand corps de bête et son visage anguleux se découpa sur un fond de ciel bleu : Emilie crut voir apparaître Jupiter. Elle pensa qu'elle accoucherait bientôt de jumeaux. Teste attendit deux mois, puis, comme rien ne venait, il la demanda en mariage, dans les formes.

Pour ce petit — absurde — roman historique dont je rêve comme d'un Salammbô du « moi », il faudrait collecter quelques milliers de fiches en vue d'*effets de réel* de qualité passable. Donc, compulsier tous les journaux d'époque. Savoir où ils allaient le dimanche en famille, le nom des music-halls, artistes, cafés courus, ceux des écrivains vraiment lus (pas ceux que nous lisons, nous, aujourd'hui), les modes, coupes de cheveux, chaussures, caleçons, les têtes de turc des chansonniers, les scandales de l'urbanisme, la vie politique au jour le jour, leurs maladies préférées, remèdes, villégiatures, la syntaxe quotidienne, n'employer que des mots d'époque, de quoi étaient faits leurs bavardages, la vie des bureaux, liste des fantômes, usages divers (de table, de lit, de lavabo), locomotions, revenus, effets des mots, tout, tout, vous saurez tout sur ce temps-là. Etablir une bibliographie. Recopier.

« Ah ! que j'ai parfois brûlé de donner libre cours à un souple roman ! (...) Mais, hélas ! rien de semblable n'arriva en réalité. Cette Voix dans le Brouillard, c'est au plus obscur de mon esprit qu'elle retentit. Ce ne fut que l'écho de quelque possible vérité, un rappel opportun : ne sois pas trop assuré d'apprendre le passé des lèvres du présent. Méfie-toi de l'intermédiaire le plus honnête. Ne perds pas de vue que tout ce qu'on te dit est en réalité triple : façonné par celui qui le dit, refaçonné par celui qui l'écoute, dissimulé à tous les deux par le mort de l'histoire » (Nabokov, *La vraie vie de Sébastian Knight*).

Depuis que m'a été dérobé ce millier de livres dans mon cagibi de lecture, expérience du pied fantôme. A chaque instant je cherche dans ce qu'il me reste de bibliothèque un livre dont je ne trouve plus que *le fantôme*. La continuité de mes lectures, ma biographie de lecteur a été brisée. Les livres absents, à jamais disparus, dont je suis même incapable de reconstituer la liste, prennent toute la place, se dilatent comme un gaz. Je suis préoccupé par les vides, occupé par les absents. Évanouissement de ma construction d'autodidacte. Me manque la trame, la référence, la mélodie.

1876

Ainsi déposée sur le canapé mauve du salon, comme écartelée par sa langueur, ou que le poids de sa chimère déséquilibre, elle lui rappelait, par la pose, « ni debout ni assise », le portrait de Berthe Morisot par Manet présenté au Salon trois ans plus tôt. Du coude enfoncé dans le capiton, sur lequel reposait tout le buste, s'échappait vers la droite l'éventail des doigts — désœuvrés — tout près d'un mouchoir qu'ils n'atteindraient pas. C'était pourtant de ce corps arrondi, sans posture définie, du gonflement de la robe éclatante sur la croupe, de la précision inattendue de la taille, de l'acuité du regard distrait, que se tissaient, entre le spectateur et elle, les fils d'une relation inévitable, comme si la traversée de la distance que lui imposait la jeune fille, finalement, l'empalait. Il fallait se garder de réveiller ce visage où le désordre des mèches composait le mystère bourgeois avec les incertitudes éclatantes de l'adolescente, d'attirer à soi cette distraction sans mobile qui planait. Edmond commençait à jouir d'Emilie comme si elle fût devenue à tout jamais un projet sans intrigue, l'esquisse d'une intériorité sans fond ou d'une biographie sans objet. Il n'y aurait pas de dernière main — il n'y aurait que celle-ci, inadéquate, lâchée, ce déhanchement assoupi et alerte, ce visage à la substance tendre et précieuse qui ne se dérobaient au Temps que pour mieux s'égarer dans les minutes.



A propos de Teste, qui est comme la figuration et le nom d'un écart, Valéry observe que l'existence d'un tel *monstre* « ne pourrait se prolonger dans le réel pendant plus de quelques quarts d'heure ». Personnage essentiellement lacunaire, Edmond Teste est peut-être en effet, parce que nous ne connaissons de lui qu'une soirée et quelques instantanés, le personnage par excellence de la narration impossible, celui qui ne parvient pas à devenir biographique. Mais Teste ne serait-il pas aussi le héros le plus réaliste d'une narration ouverte à tout vent, où nous pourrions glisser nos lapsus et nos amnésies pour entrer dans une digression infinie, une sorte de roman picaresque de l'esprit ?

Quant à cette biographie en perpétuel déplacement dans le temps et dans l'espace, où s'introduisent les figures imaginaires de Mallarmé ou Rimbaud, Proust ou Bergotte, Huysmans ou Adrien Sixte, Valéry ou Pierre Ménard, Italo Svevo ou Thomas Mann, et bien d'autres, qui l'écrit vraiment ? de quelle intimité est-elle l'alibi ? de quelle autobiographie l'avatar ? Un soir de juillet 1918, Teste fut informé que son fils unique avait été tué sur la Marne. Teste avait aimé l'enfant plus que lui-même, mais *lui-même* qui était-il ? La mort de l'enfant, le suicide de Teste, ne mirent pas fin à la question, n'épuisèrent pas l'intervalle.



9 782867 440847

ISBN : 2-86744-084-X  
F 10084-3-87

89 F